

Le pape Innocent

CADIC, Contes et légendes de Bretagne, I, 253

Un pauvre ouvrier des champs qui venait de perdre sa femme, avait trois fils de sa seconde femme. Le dernier, un pauvre petit être de quelques mois à peine, avait le malheur de lui déplaire. Il s'en débarrassa. Il l'enveloppa de ses langes, le porta dans la forêt, et, après l'avoir attaché contre les branches d'un chêne, le laissa à la grâce de Dieu. Vint à passer un gentilhomme du voisinage. En entendant vagir l'innocent, il fut saisi de pitié; il le prit dans ses bras, l'emmena dans son manoir et le mit dans la compagnie de son fils, leur donnant à tous les deux la même éducation. À douze ans, les deux enfants étaient envoyés à une école célèbre. Des maîtres en grand renom de science, se chargèrent de leur développer l'intelligence. Mais en vain recoururent-ils à toutes les ressources de leur art, en vain appelèrent-ils à leur aide tout à tour la férule et la récompense, lorsque, à la saison des prix, le gentilhomme demanda à son fils adoptif ce qu'il avait appris, celui-ci répondit simplement qu'il n'avait pas appris autre chose que le langage des chiens.

« Le langage des chiens! s'écria le seigneur, à la fois surpris et indigné; puisque tu as si mal profité de ton année, tu auras le châtiment que mérite ta paresse : tu serviras de domestique de basse-cour pendant tes vacances. »

- Bien volontiers, père! » répliqua l'innocent; et il s'acquitta avec zèle de sa tâche.

L'année suivante, au retour de l'école, la même question lui fut posée:

« Qu'as-tu appris sur les bancs?

- J'ai appris le langage des grenouilles, dit-il.

- Il me semble vraiment que tu abuses de ma bonté, repartit son bienfaiteur; mais j'aurais mauvaise grâce à t'empêcher de tirer profit de tes connaissances. Va donner à manger sur l'étang aux oies du château; il te sera loisible d'y causer avec les grenouilles.

- J'y vais », fit l'écolier, et il s'en alla vers l'étang, sans un mot de protestation, afin de tenir compagnie aux oies.

Il retourna cependant aux études une troisième fois; mais en vain s'efforça-t-il de pénétrer la science des livres; quand le moment fut venu de quitter à jamais ses maîtres, il déclara qu'il n'avait retenu qu'une seule chose : le parler des oiseaux.

La colère de son père adoptif ne connut plus de bornes : « Je crois, s'écria-t-il, que tes connaissances sont trop vastes pour vivre désormais en notre société. Il y a une route qui passe au pied du château. Suis-la, elle te mènera sûrement à la gloire.

- Je la suivrai », répliqua l'innocent qui partit aussitôt, ses effets de voyage sur l'épaule, au bout de son bâton.

Comme il cheminait le long d'une route poussiéreuse qui conduisait vers Rome, la ville sainte, il rencontra deux moines, deux frères, dont l'embonpoint respectable indiquait la bonne santé et dont le visage marqué de vives couleurs attestait l'humeur joviale. Ils attirèrent sa confiance. « Je ne sais jusqu'où vous entendez diriger vos pas, messeigneurs, leur dit-il; mais si vous voulez un domestique, je suis vôtre, et je vous accompagnerai, fut-ce au bout du monde.

- À merveille, jeune homme, déclarèrent les moines; la nouvelle a été publiée dans la chrétienté que le pape est trépassé, et nous allons à Rome avec l'espoir que le Saint-Esprit désignera l'un de nous deux pour le remplacer. Nous

acceptons volontiers tes services, car la route est encore longue et nos bagages nous pèsent lourdement sur les épaules. »

En parlant de la sorte, ils se débarrassaient l'un et l'autre de leur fardeau et le suspendaient au bout du bâton de leur nouveau compagnon. Or ce nouveau compagnon, sans qu'ils s'en fussent doutés, n'était autre que leur propre frère.

Ils arrivèrent, à la nuit tombante, à la porte d'un château près de laquelle deux chiens poussaient des hurlements si plaintifs qu'ils paraissaient enragés.

« Qu'ont-elles donc ces bêtes à crier de la sorte? interrogea l'un des religieux.

- Je serais bien embarrassé de le dire, répliqua l'autre.

- Moi, je le sais, fit l'innocent; le premier demande : « Pourquoi n'empêches-tu pas les voleurs d'entrer chez ton maître ce soir ?

- Parce que je n'ai pas eu à souper, riposte le second. »

Sans plus tarder, les moines coururent annoncer la nouvelle au maître du château. Celui-ci arma ses serviteurs, mena bonne garde et quand les brigands se présentèrent en effet, sur l'heure de minuit, il les accueillit avec les honneurs qu'ils méritaient.

Le lendemain, au moment de partir, les moines obtenaient de lui, l'un et l'autre, une magnifique récompense. Quant à leur compagnon, il n'eut pas même une parole de remerciement.

Le hasard du chemin amena les trois voyageurs, à quelques jours de là, le long d'un marais où une multitude innombrable de grenouilles se livraient à un concert assourdissant.

« Vous ne trouvez pas, observa l'un des moines, qu'il y a quelque chose de lugubre dans leurs coassements ? Que peuvent-elles bien se raconter ?

- Elles se racontent, répondit l'innocent, que la jeune fille de la maison d'en face a jeté dans le marais, il y a dix ans, une hostie consacrée. Une vieille grenouille la porte depuis lors sur la langue et la profanatrice, qui est tombée gravement malade, ne recouvrera la santé que si elle réussit à la consommer. »

Les moines, à ces mots, demeurèrent d'abord surpris, puis avisant une grenouille que les autres entouraient, ils la saisirent, s'emparèrent de l'hostie, la portèrent en grande pompe à la maison et la déposèrent sur les lèvres de la coupable qui incontinent se leva, pleine de force et de vie. De riches présents leur furent attribués en échange de ce miracle, sans que la pensée leur vint d'ailleurs de partager avec l'innocent.

Cependant ils n'étaient plus qu'à une faible distance de Rome quand ils aperçurent, en traversant un bosquet un véritable essaim d'oiseaux qui voltigeaient autour d'eux, avec de joyeux battements d'ailes, et qui gazouillaient de façon ravissante.

« Que signifient ces airs de fête? demandèrent les moines. Ne croirait-on pas que ces volatiles entendent nous faire cortège et nous adresser leurs compliments ?

- Vous avez dit vrai, déclara l'innocent, car tous répètent à l'envi: voilà le pape qui va à Rome! »

Les deux moines se regardèrent, le visage radieux. Évidemment le pape devait être l'un ou l'autre d'entre eux.

« Si c'est moi, frère, déclara le premier, je te nommerai mon cardinal vicaire.

- Si c'est moi, frère, riposta le second, je te nommerai mon ministre d'état.

- Et moi, interrogea timidement leur compagnon, quelle sera ma fonction ?

- Toi! s'écrièrent les religieux, quelque peu scandalisés d'une semblable question, tu ne peux guère trouver ta place que dans les bas services du Vatican.

- Il en sera de moi, messeigneurs, ce qui plaira à Dieu », répliqua l'innocent.

Pendant qu'ils devisaient de la sorte, les oiseaux continuaient de battre des ailes et de chanter de plus belle.

« Qu'annoncent-ils maintenant? demandèrent les religieux.

- Ils annoncent, répondit leur compagnon, que celui là sera pape qui coupera ici un bâton bien blanc dans une branche d'arbre.»

À l'instant les deux moines se taillèrent un bâton; l'innocent s'en choisit aussi un en bois de coudrier, durant que l'un et l'autre l'accablaient de leurs sarcasmes.

Ils étaient arrivés en ce moment aux portes de la ville sainte et, parmi la foule qui se pressait vers la cathédrale de Saint-Pierre, ils apprenaient que Dieu avait révélé sa volonté : celui-là ,devait être choisi comme pape, dont le cierge, trempé dans le bénitier, s'allumerait de lui-même, pendant la procession, et sur la tête duquel une colombe descendrait.

Les moines, à cette nouvelle, s'empressèrent de rejeter leur bâton; ils achetèrent chacun un gros cierge, le plongèrent dans le bénitier et se mirent sur les rangs, l'innocent derrière eux, avec son bâton de coudrier, lui aussi, préalablement imbibé d'eau sainte. Les hauts personnages du cortège ne lui ménageaient pas les regards de pitié, et des rangs des spectateurs partaient des plaisanteries désobligeantes : « Regardez donc l'innocent! Que prétend-il, l'innocent ? » Le miracle ne tarda pas à se produire.

Il n'y avait pas un quart d'heure que la procession était, en effet, en marche qu'un cri immense partait du sein de la multitude : « vive le pape Innocent! » Les deux moines se retournèrent. Sur la tête de l'innocent, leur compagnon, une colombe reposait et son bâton de coudrier jetait une lumière plus éclatante que le cierge de meilleure cire.

« Vive le pape Innocent ! » crièrent-ils eux aussi et, après avoir adoré Dieu qui une fois encore se plaisait à exalter la pauvreté et l'humilité, ils revinrent à la maison annoncer à leur père qu'ils avaient été créés l'un et l'autre premiers cardinaux de la cour pontificale.

Ils trouvèrent celui-ci malade, prêt à rendre l'âme : « Je vous félicite, mes enfants, murmura-t-il, de la belle distinction qui vous est accordée. Quant à moi, j'ai lieu de craindre que Dieu ne me soit pas aussi indulgent, quand je paraîtrai à son tribunal.

Il faut que je vous l'avoue en effet, j'ai commis un grand crime, celui d'abandonner dans la forêt votre frère encore au berceau, et je sais qu'il ne me sera fait miséricorde que si je sollicite le pardon du pape lui-même.

« Rien de plus facile, père ! » répliquèrent les moines et, ce disant, ils l'emmenèrent avec eux à Rome. Or, on fut alors témoin d'une autre merveille.

Il n'y avait pas une minute que le malade était aux pieds du souverain Pontife qu'il éprouvait une sorte de tressaillement de tout son être, ses yeux s'illuminaient de joie et un cri sortait de ses lèvres : « mon fils ! » Le père coupable reconnaissait dans le pape l'enfant qu'il avait délaissé et la main de celui-ci se levait dans un geste de pardon qui sur-le-champ lui rendait la santé.

La nouvelle de ce qui s'était passé au Vatican se répandit bien vite. Rome en témoigna une joie très vive.

À partir de ce moment, le pape vécut tranquille et heureux, son père et ses frères auprès de lui, et la chrétienté eut à se féliciter d'avoir à sa tête longtemps, de par la volonté du Saint-Esprit, le savant et vertueux innocent.